



Claude Diebolt & Antoine Parent

Essais cliométriques

Capital humain, monnaie et finance, croissance et cycles

Introduction

En sciences économiques, la théorie jouit indiscutablement d'un prestige plus important que l'empirie. Pensons simplement aux jeunes doctorants si souvent invités à montrer leur virtuosité technique par la construction de modèles faisant appel à un haut degré de mathématiques. La collecte de données et le test via des techniques économétriques de modèles théoriques ne jouissent pas du même prestige, sans doute parce qu'ils sont censés faire moins appel à la créativité. Plus fondamentalement, il y a peut-être aussi le fait que les économistes «*ne font pas nécessairement ce qu'ils disent*» et que la démarche poppérienne n'est pas vraiment la leur. Rares, en effet, sont les débats théoriques qui ont été tranchés grâce à l'économétrie, et il est à craindre que si nous devions appliquer en toute rigueur le critère poppérien (rejeter une théorie dès que l'on découvre ne fût-ce qu'un échantillon, qu'une sous-période pendant laquelle elle semble rejetée), il ne resterait rien de la théorie économique. En même temps, depuis la critique de Lucas, les économistes sont très sceptiques quant à la capacité de l'économétrie de trancher un débat théorique (dépendance par rapport à un certain régime de politique économique ; modèles macroéconométriques copiés sur le modèle de l'ingénierie, avec des coefficients fixes et des agents supposés passifs ; biais d'agrégation... sans parler de la qualité des données et du faible horizon temporel des tests économétriques). Enfin, *last but not least*, les théoriciens et les *empiristes* s'intéressent, paradoxalement peut être, à des choses différentes.

Durant les années 1990, beaucoup de travaux théoriques ont concerné la théorie de l'organisation industrielle (modèles principal-agent, théorie de l'information, des incitations...) ou la croissance endogène, tandis que l'économie (ou économétrie) appliquée se consacrait à l'étude d'autres phénomènes (taux de change, finance...). De plus en plus, l'économétrie semble même s'écartez de sa vocation première (tester les théories économiques) pour se développer comme une branche à part (pensons au succès des méthodes de séries temporelles : causalité, cointégration, modèles VAR... ; ce succès est d'ailleurs lié à l'idée sous-jacente qu'en

sciences économiques, tout est dans tout, et qu'il est difficile de distinguer des variables réellement exogènes dès qu'on est confronté au réel). D'aucuns vont jusqu'à parler de «*measurement without theory*» («*or a very loose one*» comme le disait Granger) depuis le triomphe de cette économétrie des séries temporelles aux dépens de la modélisation structurelle. On devrait ajouter que pour certains économistes appliqués, leur travail n'est pas tant perçu comme le test des théories économiques, de lois (ce qui impliquerait une relation étroite entre théoriciens et empiristes – d'ailleurs pour les mathématiciens, la séparation entre mathématiques pures et appliquées est ressentie comme largement artificielle) mais plutôt comme l'utilisation d'outils statistico-économétriques et de données économiques pour aider à la décision, qu'elle soit publique (d'où le recours dans les grandes administrations à des modèles macro-économiques encore emprunts d'un mixte impur de théories classiques et de visions plus keynésiennes) ou privée (cf. tout le travail sur l'économétrie des taux de change ou des séries financières – même si dans ce dernier domaine le lien avec la théorie est sans doute plus étroit).

Il est clair que d'un point de vue strictement empirique, la qualité de nos données n'est pas celle obtenue par nos collègues des sciences exactes dans le cadre d'expériences contrôlées en laboratoire ; que les lois économiques ne sont pas déterministes mais plutôt probabilistes ; que ces relations sont emboîtées ou liées dans le cadre d'un système plus global d'une extrême complexité (d'où l'apparition de temps à autre de physiciens dans notre discipline nous assurant que notre démarche *modélatrice* est à la fois trop simpliste et trop ancienne, fondée sur des idées d'équilibre propres à une physique trop newtonienne) ; que les agents ne sont pas passifs comme des unités de matière (atomes), mais bien des êtres intelligents anticipant et analysant l'information (la théorie des anticipations rationnelles a d'ailleurs constitué une réponse à ces objections, ce qui a mis à mal la légitimité théorique des gros modèles macro-économétriques keynésiens, mais qui restent utilisés pour des raisons pratiques...) ; que la culture joue (et donc que même du point de vue de l'individualisme méthodologique, l'interaction des individus rationnels peut mener à l'émergence de structures, comme des institutions ou des organisations qui à leur tour contraignent en retour le comportement individuel) et qu'il y a une dimension d'historicité (ou de *path dependency*).

Il est intéressant de noter ici que toutes ces critiques viennent tantôt d'une démarche d'historien (la critique historique pour le questionne-